



Education

Les étudiants en licence risquent de décrocher

PAGE 9

CORONAVIRUS

Les étudiants en licence face au risque de décrochage

Nombre d'enseignants d'université craignent de perdre le lien avec leurs élèves à cause du confinement

Bonjour monsieur, j'espère que vous allez bien. Les choses se compliquent pour moi. Ma cousine vient de décéder du coronavirus, je n'ai pas du tout la tête pour effectuer un devoir, je m'excuse», écrit le 9 avril Djamila (les prénoms ont été modifiés), étudiante en première année à Paris-VIII-Vincennes-Saint-Denis. Depuis l'annonce de la fermeture des universités, mi-mars, Stéphane Bonnéry, professeur en sciences de l'éducation, n'a plus de nouvelles d'un tiers de ses étudiants en licence. Parmi eux, il y a Djamila, et une dizaine d'autres qui travaillent comme caissières pour payer leur logement ou aider la famille.

Alors qu'Emmanuel Macron a annoncé, le 13 avril, le maintien de la fermeture des universités aux étudiants jusqu'à la fin de l'été, avec des modalités d'évaluation à distance en cours d'élaboration dans les établissements, l'inquiétude reste forte chez les universitaires, face à ce public fraîchement arrivé sur les bancs de la fac.

Sur son écran, Stéphane Bonnéry scrute les réponses à ses courriels, notamment celui qui porte sur «les conditions d'études» de ses 70 étudiants de première et de troisième année de licence. Avec «un contrat de travail dans un magasin alimentaire, vous imaginez qu'en cette période de crise nous sommes énormément sollicités, il est donc difficile de réaliser un devoir chez moi car j'y suis très peu», lui écrit Marie.

«Il y aurait long à dire sur les possibilités réelles de la continuité pédagogique dans l'enseignement supérieur, commente l'enseignant-chercheur. Un autre type d'injustice se cumule malheureusement.

» Dans le département de la Seine-Saint-Denis, où se situe l'université, l'Insee a relevé début

avril une hausse de 63 % de la mortalité en une semaine.

Dans cette configuration inédite, beaucoup d'étudiants s'accrochent pour ne pas lâcher leur année d'étude. Ceux qui avaient pour habitude de travailler à la bibliothèque sont retournés dans leurs pénates, mais la vie familiale empiète sur tout le reste. En l'absence d'ordinateur chez ses parents, Fabio, en première année d'histoire à Rennes, a tenté plusieurs fois de rédiger ses devoirs sur son smartphone. «C'est à arracher les cheveux de faire ça sur une dizaine de pages, je n'y arrive plus», confie-t-il.

« Sans visibilité »

Depuis le 16 mars, Jean-François Perez, psychologue à l'université d'Avignon, a ouvert une permanence téléphonique ou par visioconférence. Mais il n'a reçu qu'une trentaine d'appels, «soit 40 % de moins que mon activité normale à cette période de l'année, calcule-t-il. Ceux qui ont disparu ont acté la fin de leurs études puisqu'ils n'ont même plus le contact humain grâce auquel ils parvenaient à tenir.» A Avignon, petite université de 7000 étudiants dont près de 60 % de boursiers, «le passage en fac est thérapeutique pour certains jeunes. Là, c'est fini, ils ne peuvent même plus vivre cela», poursuit le psychologue, qui se dit «très inquiet» pour eux.

Ceux qui le contactent sont des étudiants perdus, «sans visibilité sur la continuité pédagogique». «Je sais que les professeurs font tout ce qu'ils peuvent mais les étudiants

qui vivent seuls, ou sans connexion Internet, ne parviennent plus à se projeter ni sur la façon de suivre leurs cours, ni sur la façon dont ils vont être évalués, relate Jean-François Perez. Tout ce qui est intangible crée de l'angoisse.»

Le décrochage est un phénomène permanent, en particulier en première année de licence, où il se situe généralement autour de 35 à 40%. «Il n'y a donc aucune raison pour qu'il ne s'aggrave pas en de telles circonstances», observe Benoît Tock, vice-président de l'université de Strasbourg, chargé de la formation. Pour s'assurer de garder un lien, même à distance, l'établissement a recensé les besoins en matériel informatique en interrogeant par textos ses 50 000 étudiants. «Au total, nous avons reçu 130 demandes de prêt d'ordinateur et/ou 200 d'extension d'abonnement ou d'abonnement à un réseau Internet. Soit un total de 0,5 % de nos étudiants, c'est très faible», souligne-t-il. L'inquiétude se porte à ses yeux sur un autre point, celui de la précarité économique. «Beaucoup travaillaient et ont été licenciés ou sont au chômage technique. La paye du mois de mars va finir par s'épuiser. Tout laisse à penser que les besoins seront croissants», redoute Benoît Tock.

« Effet de sidération »

A Poitiers, le président de l'université, Yves Jean, a relevé que 25 % à 30 % des étudiants de première et de deuxième année de licence, soit entre 3000 et 4000, ne répondaient plus à aucun mail. Un taux qui tombe à 8 % ou 10 % en troisième année de licence et à 0 % en master, où les effectifs oscillent entre 8 et 22 étudiants par formation. «Les deux premières années



de fac sont celles où les risques de perte sont les plus grands ; les étudiants apprennent à devenir autonomes», observe-t-il. En Poitou-Charentes, les zones blanches sont encore nombreuses et les catégories socio-économiques hétérogènes. « Certains sont équipés au niveau informatique mais ils décrochent lorsque l'environnement familial n'est pas propice au travail

autonome et cela pèse d'autant plus dans une période où on est coupé de ses professeurs et de ses amis», décrit Yves Jean.

Plus optimiste que ses confrères, Nicolas Offenstadt, maître de conférences en histoire à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, estime que « ce n'est pas parce que les étudiants ne nous écrivent pas individuellement qu'ils ne font rien ou ne lisent pas les mails ». « Je viens d'ailleurs de recevoir un message d'une étudiante qui me dit qu'elle n'a rien fait jusque-là mais que, ça y est, elle s'y mettait. » Parce que la crise liée au Covid-19 a créé « un effet de sidération », il a fallu « retrouver un *modus vivendi* » pour se re-

mettre au travail. « Le tempo peut donc être différent selon les étudiants et cela ne traduit pas forcément un décrochage de leur part », appuie Nicolas Offenstadt.

Au-delà de l'épineuse question des modalités d'examens, c'est à la rentrée de septembre prochain qu'il faut penser. Thomas Maurer, responsable de la formation à l'université de technologie de Troyes, sait qu'il pourra miser sur le modèle pédagogique de son établissement « *mi-université-mi-école* ». Le millier d'étudiants en licence choisit ses cours et capitalise des unités d'enseignement. « Après le premier semestre, certains en valident plus que d'autres. Mais il n'y a pas de redoublement, explique l'enseignant. Chacun ira à son rythme, ce n'est pas du tout ou rien. Avoir trois mois impactés

sur un cursus de cinq ans, ce n'est pas grave. »

A l'UNEF, Mélanie Luce s'inquiète : « Nous courons un gros risque d'échec de masse aux examens dont on ignore d'ailleurs à quoi ils vont ressembler », souligne la présidente du syndicat étudiant. Elle réclame « un geste » pour prendre la mesure de la crise sanitaire actuelle, à travers l'octroi de la note minimale de 10/20 afin que tous les étudiants puissent valider leur semestre. ■

SOAZIG LE NEVÉ

42 %

Un faible taux de réussite en licence

42% des bacheliers inscrits en première année de licence ont obtenu leur diplôme en trois ou quatre ans, lors de la session 2018. Parmi les 58% restants, il est difficile de comptabiliser les « vrais » décrocheurs, de ceux qui sont à la fac pour bénéficier d'une inscription administrative ou encore de ceux qui viennent de manière épistémologique, dans l'attente de passer un concours ou de se réorienter.

**A Poitiers,
25% à 30 %
des étudiants
de première et
deuxième année
ne répondent
plus à aucun mail**

